

Francine Grimaldi

collaboration spéciale

## Alain Cuny tournera ici

**C**a y est: le vénérable acteur français Alain Cuny, aujourd'hui âgé de 82 ans, est arrivé très discrètement à Montréal. Il vient terminer le tournage de *L'Annonce faite à Marie de Claudel*, commencé en France. C'est lui-même qui réalise son film, un rêve qu'il caressait depuis 20 ans, et il interprète le rôle du père. Je m'attendais à retrouver une foule de vedettes autour de lui vu qu'il connaît tout le monde et que tous les artistes le connaissent! He bien non. Il n'a pas voulu tourner avec des professionnels en France et il a choisi 2 débutantes pour les rôles principaux de Violaine et Mara: Crystel Chalab et la suédoise Ulrike Johnson, mannequin devenue actrice. Elles viendront tourner du 5 au 16 février au Québec les scènes extérieures dans la neige. Les locations ne sont pas encore trouvées. Il faut un joli coin de campagne pour y placer le décor de la grotte et un terrain pour la scène des ouvriers qui préparent la route pour le passage de Jeanne d'Arc, qui, soit dit en passant, sera jouée par une québécoise. Il aura besoin de 14 acteurs: les ouvriers, cavaliers avec Jeanne d'Arc, le maire, etc. Le plus difficile m'a dit Flo au bureau de *Ginette D'Amico* (chargée du casting) ça sera de trouver l'apprenti. M. Cuny veut un jeune homme de 16 ans capable de jouer mais aussi de faire des acrobaties! Ce qui est pratique, c'est qu'il tourne comme les Italiens: en son témoign. Donc toutes les voix seront doublées en France après le tournage. Donc le problème de l'accent ne se pose pas. Le coproducteur québécois, Jean-Marie Féllo de PAX Films, a déjà trouvé les animaux dont il aura besoin pour la grotte: un bœuf, un âne, un renard jaune et un chameau. Mais le chameau ne devra pas tourner plus d'une demi-heure à la fois dans la neige. Je sens que tous les comédiens vont l'envier!

### TOURNAGE D'«AGAGUK»

■ Autre tournage difficile qui se prépare c'est celui de *AGAGUK* d'après le célèbre roman d'Yves Thériault. Le producteur français Jacques Dorfmann vient pour de courts séjours de 2 à 4 fois par mois à Montréal et l'affaire commence à prendre forme avec le producteur Claude Léger et, encore pour le casting *Ginette D'Amico*.

Dorfmann a déjà produit une trentaine de longs métrages dont «Nous ne vieillirons pas ensemble» de Pialat, «Tout le monde il est beau...» de Jean Yanne et «La guerre du feu» avec Denis Héroux, puis en 88 il a produit son premier film de réalisateur: «Le palanquin des larmes» en Chine. Les difficultés ça le connaît! Cette fois il veut réaliser *Agaguk* avec de vrais Inuits, sauf en ce qui concerne l'acteur principal et la jeune vedette féminine mais il n'en est pas encore là.

### RETOUR DE «L'IMPATIENTE»

■ *L'Impatient* c'est Diane Poitras. Avec son producteur associé Ian Boyd plusieurs productions pour les jeunes ont vu le jour dont la défunte série «13-16». Cette fois *L'IMPATIENTE* récidive avec une nouvelle série de 15 émissions culturelles, divertissantes et accessibles, pour les 10-14 ans: *Clip Art* pour faire découvrir aux jeunes de nouveaux horizons culturels. Chaque émission aura un thème. Par exemple pour «La folie» le narrateur (il n'y aura pas d'animateur NI TRICE). Les jeunes verront des extraits d'œuvres de GAUVREAU, ARTAUD, Diane Dufresne ou Rita Mitsouko! Pour le thème «Les animaux» il peut y avoir «Rhinocéros» de Ionesco à côté du «Carnaval des animaux» ou de «La truite» de Schubert! Le voyage, la mythologie, les rebelles, l'humour seront illustrés à travers le théâtre, le cinéma, la danse, la musique, les arts visuels, la littérature. Chouette non? et, les productions de *L'Impatient* visent le marché international! Pourquoi pas? JEAN BARBE de «VOIR» et Lucie Godbout des «Folles Alliées» font partie des scénaristes; il y a cinq recherches régulières dans l'équipe: Raymond Gervais, Marie-Claude Trépanier, Rose-Marie Arbour, Carole Fréchette et Yves Rousseau. C'est la productrice

## Martine Michaud en femme-pharaon

DENIS LAVOIE

**F**aire un disque, puis un spectacle, reposant sur une histoire vieille de 3500 ans est pour le moins bizarre. C'est pourtant ce qu'a choisi de faire, avec un certain succès, Martine Michaud, qui nous propose aujourd'hui un microsillon composé à partir du spectacle *Kâ* qui reverra le jour remanié pour une tournée canadienne à l'automne.

Son sujet, la seule femme à s'asseoir sur le trône des pharaons, est pour le moins extraordinaire. Et à l'aube de l'an 2000, au moment où les femmes détrônent de plus en plus d'hommes dans les postes de commandement, on comprend sans doute mieux la grandeur de ce personnage qui osa prendre le pouvoir au grand dam des hommes à une époque où le droit de la femme était inexistant.

Lancé la semaine dernière, le disque *Kâ* n'est pas une reproduction intégrale du spectacle du même nom (prix du Gala de l'ADISQ pour la qualité de la mise en scène). Plusieurs des chansons au programme y figurent, mais dans un agencement différent. Michaud ne rêve maintenant que de faire un jour un spectacle son et lumière (et sans doute un vidéoclip) devant un temple égyptien pour témoigner du règne de cette Maatkaré Hatchepsout.

«J'ai cherché un grandiose sorcier qui ne soit pas pompeux, que je qualifie d'holophonique», dira Martine Michaud parlant aussi bien du disque que du spectacle qui sont traités quelque peu différemment. Une constante demeure dans les deux produits, la recherche vocale de l'interprète, de formation classique.

«Ce n'est pas simple à étiqueter», dira encore Michaud en parlant de son disque et de son style, précisant qu'elle ne mise pas sur le côté commercial des chansons, loin de là.

Au départ, c'est une histoire de femme et de pouvoir qui forme l'essence de *Kâ*, basée sur la vie de la femme-pharaon Hatchepsout. C'est aussi le titre de la première chanson du disque, et elle est en anglais. Une autre encore est en allemand, texte de Goethe et musique de Schubert.



Martine Michaud dans *Kâ*

PHOTO DENIS COURVILLE, La Presse

Ça vous donne déjà une idée de l'originalité dont aime faire preuve Michaud qui a débuté dans le monde du spectacle avec *Falsch Cube* qui se qualifiait de «groupe rock-opératif». La chanteuse était auparavant professeur de littérature.

*Kâ* résulte de l'effort de création de l'auteure-interprète et d'un musicien-compositeur, Alain Dery. Ils ont choisi un style avant-gardiste pour se distinguer de tout ce qui se fait en matière de disque et de spectacle. C'est pour le moins très spécial, incomparable, unique en son genre.

Martine Michaud insiste beaucoup sur la présentation du personnage dont elle s'est inspirée, sa «pharaone» étant auréolée de tout le mystère de son antique vie et de la survie de son âme, son *Kâ*. Le personnage transcende le temps, devient contemporain dans la musique très actuelle de Dery, Michaud parlant d'une «fu-

sion de l'ancien et du moderne, dans le traitement.»

Incantatoire dans sa manière de chanter, traitant sa voix comme un instrument, Michaud parle d'ailleurs de la musique comme ayant suffisamment de force en elle-même. De son cru, elle ajoute des éléments qui figurent au spectacle et non sur disque, où l'on retrouve cependant son «hymne à la mort», *Devant moi, la mort*.

C'est avec cette idée de transborder la mort, que Michaud aborde son *Kâ*, nous proposant une porte de sortie à l'angoisse d'une vie trépidante. Sa vision de la courbe de vie l'amène à croire qu'à la manière de son personnage nous avons à nous reconstruire, un peu comme le phénix qui renait de ses cendres. Telle est la vision de l'artiste, qui explique encore que le fil conducteur de l'histoire qu'elle interprète est celui de la vie d'une personne seule au pouvoir et qui va de la gloire à la chute et à la reconstruction.

Les musiques, de Poulen, Henri Duparc (pour un texte de Beaudelaire), Henry Purcell, Franz Schubert, adaptées par le tandem Dery/Michaud prennent une dynamique spéciale qu'on voudrait voir en spectacle.

Ce n'est quand même pas à la portée des oreilles branchées sur les succès du palmarès, tant l'univers musical inspire de l'ambiance du spectacle qui a donné naissance aux chansons. Un élément tragique domine l'ensemble et une recherche sonore autour d'une voix qui joue sur quatre octaves.

Le recours à plusieurs langues vise à mieux rendre la dimension universelle du personnage, affirme Martine Michaud. L'artiste est surtout fière d'avoir fait bonne impression avec son approche très marginale, toute heureuse de croire qu'il y a une place pour l'originalité.



Nicole Leblanc dans le rôle de Valentine.

## Nicole Leblanc: la naissance d'une femme

JEAN BEAUNOYER

■ I faut bien plus que du talent et du métier pour se commettre, comme le fait Nicole Leblanc, seule sur la scène du Rideau Vert pendant deux heures, dans la peau de *Valentine*. Il faut une confiance et une générosité hors du commun. Tenir une salle au bord du rire et des larmes avec des bouts de phrases, des petits gestes, des petits riens de la vie quotidienne et réussir à atteindre l'universel avec une saucisse et quelques tranches de bacon, ça prend du prodige. Et c'est ce que réussit Nicole Leblanc, la magnifique!

C'est une femme qui aurait pu être un homme, c'est une Québécoise de Rosemont qui aurait pu être Allemande ou Suédoise, c'est une femme ordinaire qui devient l'héroïne de sa vie. Au fond, elle ne fait rien de spectaculaire. Elle quitte tout simplement sa cuisine pour se permettre deux semaines

de vacances au Mexique. Mais il faut voir tout ce qu'elle a dû casser pour parvenir à cette décision et, encore là, elle quitte la maison à l'insu de son mari qui de toute façon ne l'écoute pas.

Elle parle à ses murs et au Mexique (en deuxième partie du spectacle) elle s'adresse aux rochers. Évidemment, les murs et les rochers, c'est nous dans la salle. Et la communication s'établit si rapidement et si intensément. Nicole Leblanc possède sûrement un don, comme elle le dit. C'est presque un mystère: les gens s'accrochent, reniflent, échappent un rire malgré eux, parfois avec une minute de retard. Un curieux échange avec la salle qui échappe sûrement aux critiques.

Parce qu'il s'agit d'un spectacle d'émotions. Le personnage se dépeche peu à peu du quotidien et d'une certaine médiocrité. Elle cherche avec tant de candeur et d'honnêteté sa véritable personnalité, celle qui n'avait peur de

rien quand elle était enfant. On la voit raconter son enfance, mieux on la voit dans la classe répondant au professeur qu'elle connaît la plus grande invention du monde: la roue.

Et pourtant, il n'y a que Nicole Leblanc sur scène et rien qu'une table, un vieux poêle et un «frigidaire». La force d'évocation de la comédienne est hallucinante par moments. Elle transforme subitement son corps en celui d'une jeune fille rebelle qu'elle a été pendant une crise d'adolescence. C'est drôle et toujours tendre, comme cette femme si belle dans la conquête d'elle-même.

Il faut ajouter que Nicole Leblanc défend un texte merveilleux qui a été particulièrement bien soigné par Antonine Maillet qui en a fait une adaptation cursive de vérité. Notre vérité. Ce personnage ordinaire s'élève constamment et après avoir cassé sa peur, dit qu'elle «plonge dans l'infini» avec cet amant d'un jour qui la révèle à elle-même: «L'im-

portant ce n'est pas d'avoir 16, 30 ou 60 ans, c'est de se sentir vivre».

Et on la voit à l'aéroport, toujours par la magie de l'évocation, raconter qu'elle ne suivra pas son sac dans l'avion. Elle restera au Mexique seule en se disant que personne ne souffrira de son absence. Jamais de colère, jamais de reproche, comme si sa vie ne dépendait plus que d'elle.

Ce n'est pas un spectacle féministe, ce n'est pas un spectacle qui a pris forme dans le ressentiment, la vengeance et les revendications; c'est le spectacle de la naissance d'un être à 42 ans. Tous les publics seront touchés et ils seront nombreux, pendant longtemps, à célébrer la générosité et la vérité sur scène.

*Valentine* de Willy Russell, traduction et adaptation de Antonine Maillet, avec Nicole Leblanc. Mise en scène de Jean Besré, décor de Stéphane Roy, costumes de François Barbeau, éclairages de Stéphane Mongeau. A l'affiche du Théâtre du Rideau Vert jusqu'à la fin de février.